

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



L'atelier de **Cézanne**
Forum sur la **couleur**
La **Galerie** des **glaces**
Circuler parmi les **antiques**
Peinture aborigène
Hervé **Télémaque**
Sarkis
Gérard **Traquandi**
Valérie **Jouve**
Adonis

M 06192 - 5 - F: 10,00 € - RD



juin 2003 • numéro **5**

10 €

Film

Valérie Jouve, l'inquiétante traversée du territoire

Entretien avec Fabien Danesi

Photographe et vidéaste, Valérie Jouve vient de réaliser son premier film 35 mm qui a pour titre *Le Grand littoral* – à la fois le nom d'un lieu-dit de la banlieue marseillaise et du centre commercial qui s'y est établi il y a quelques années. Analyse de la mise en images d'une confrontation spatiale et sociologique entre no man's land et temple de la marchandise.



Titre : *Grand Littoral*

Durée : 20 mn

Scénario et réalisation : Valérie Jouve

Format : 35 mm, Son Dolby SR

Produit en partenariat avec :

La Ville de Marseille

Le conseil régional et le Fond régional

d'art contemporain Provence

Alpes Côte d'Azur

La Délégation aux arts plastiques

Les Ateliers Boisson

L'École des Beaux-Arts de Marseille

Avec : Raphaëlle Paupert Borne

Salah

Michèle Berson

Jo Abad

Rabah et Islam

Marie Ducaté

Abderaman Diakité

Triscia Mendy

Flavie Pinatel

Marie Mendy

Jo Thirion

Westley et Lester Mendy

Alain et Emma Huet

*Dessins sur photographies
de repérage du Grand Littoral*

Fabien Danesi : On vous connaît pour votre travail photographique mais vous venez de réaliser votre premier film qui s'intitule *Grand Littoral*. Je voudrais tout d'abord savoir ce qui vous a amenée à passer d'un médium à l'autre.

Valérie Jouve : Mon désir de cinéma est très ancien. Les images fixes en étaient des échos car mes images sont vraiment construites dans un rapport de durée : elles posent la question du temps à partir d'une image qui a priori n'a pas de durée. J'ai été invitée à travailler sur Marseille par l'École des Beaux-Arts. Mais j'étais incapable de faire des photographies dans une ville qui avait porté pour moi beaucoup d'images et qui, en même temps, n'était plus ma ville. J'ai alors retrouvé le lieu du Grand Littoral que je connaissais depuis que j'étais à Marseille : c'était devenu un centre commercial. Pour moi, ce n'était plus un territoire. Mais en retournant sur le site, j'ai eu la sensation qu'il n'avait pas complètement disparu. Au contraire, il avait gagné en puissance. Sur ses abords, le centre commercial faisait face à un univers qui était d'une nature contradictoire. J'ai eu envie de traverser ce territoire.

Fabien Danesi : Comment avez-vous scénarisé le film dans la mesure où il ne comporte pas un récit tel qu'on l'entend dans le cinéma classique ?

Valérie Jouve : Tout d'abord, j'ai fait un plan abstrait en travaillant sur des notions comme le plein ou le vide, l'accumulation ou le silence. Cela m'a permis de définir une composition visuelle qui montre qu'il n'y a pas un seul monde. Le désir du film est là : faire se toucher des mondes différents sans avoir nécessairement un esprit critique.

Fabien Danesi : Il existe en effet plusieurs façons d'habiter le réel. Ces différences sont traduites dans le film par des rythmes notamment.

Valérie Jouve : Par des rythmes, c'est-à-dire par des choses très abstraites. Ces différences peuvent être très sociales mais aussi très musicales. J'essaie de contrecarrer une forme de pensée linéaire et continue en créant des ruptures. Je crois que l'irrationnel fait corps avec nous-mêmes et se retrouve

dans l'organisation de la société. Vouloir faire apparaître le monde comme ordonné est une ineptie. Si l'on nourrissait la pensée de tout ce qui surgit et crée des heurts, on obtiendrait des outils pour mieux concevoir notre monde.

Fabien Danesi : L'ordre suppose une normativité qui vient briser la singularité de chacun.

Valérie Jouve : Oui. Le centre commercial est issu d'une pensée normative alors que le territoire qui le jouxte défend une tout autre relation à l'espace. Or, ces deux choses sont intéressantes ensemble. Je pense que le supermarché pourrait vivre si on avait dans l'entendement commun l'idée que cette chose-là peut exister avec son contraire.

Fabien Danesi : Le spectateur n'entre jamais dans le centre commercial : il reste à la périphérie, au niveau des *no man's lands* qui l'environnent. Considérez-vous qu'il s'agisse ici de non-lieux, à savoir des lieux de transit où l'individu, le promeneur n'a pas été pensé et n'a pas sa place ?

Valérie Jouve : Je dirais que d'un point de vue social, c'est un non-lieu, mais que d'un point de vue concret, c'est un lieu qui a une identité très forte. Il est vécu par les gens qui habitent autour comme un lieu de promenade, de déambulation. Le supermarché vient ricocher là-dessus. En fait, le centre commercial est beaucoup plus un non-lieu que le territoire du Grand Littoral que je pourrais appeler la colline. Le non-lieu est d'ailleurs une notion trop rigide alors que l'hétérotopie de Foucault est un concept plus ouvert, plus complexe, qui conserve le champ des possibles. La colline est pour moi une hétérotopie, tandis que le supermarché n'appartient pas à cette pensée. Si j'étais rentrée dans le supermarché et que j'avais approfondi sa fonction, je n'aurais pas pu l'inclure comme un élément du territoire. Il serait devenu le centre, il aurait pu devenir très vite le sujet du film, ce qui n'était vraiment pas mon objectif. Je voulais toujours être aux abords.

Fabien Danesi : Le film présente un équilibre entre le flux continu des voitures et la tranquillité des marcheurs. Il s'agit de la rencontre de deux logiques.

Valérie Jouve : C'est justement quand ces rencontres ont lieu que quelque chose peut se produire. Si chaque entité se ferme, l'espace devient hermétique et crée des exclusions. Ce territoire est entouré par trois cités, comme on peut en voir aussi à Saint-Étienne ou à Lyon. Je n'aurais pas pu travailler dans les banlieues de Paris car je ne travaille pas le côté social de la banlieue, mais sa qualité territoriale. Je voulais redonner à ce territoire une nature qui lui est constituante, hors des clichés médiatiques qui ne sont pas complètement faux mais restent le plus souvent réducteurs. Si ces architectures d'habitat collectif trouvent leur raison d'être dans leur efficacité, leur intégration au sein de l'environnement n'a pas été pensée politiquement. Les alentours constituent donc des vides, des respirations dans le paysage.

est leur sens premier. Dans le film, je voulais obtenir une certaine indétermination, la sensation que le récit déborde le cadre. Il y a dans le film une rapidité, un danger : on sent que les personnages vont tous à un endroit mais on ne sait pas lequel. On sent que quelque chose a eu lieu dans le supermarché, et la nature du film change après le centre commercial, mais on ne sait pas pourquoi.

Fabien Danesi : Pour moi, le film met en jeu l'altérité à travers sa troublante résistance au sens. Le Grand Littoral pourrait être considéré comme un espace très familier, un espace quotidien où les gens viennent faire leurs courses. Mais tel que vous l'avez filmé, l'espace commercial connaît une ambiguïté : sa signification n'est plus aussi lisse et transparente qu'à l'accoutumée.



Florent

Image de tournage

Fabien Danesi : Certains passages dans le film sont inquiétants. La rencontre entre l'espace urbain et l'individu n'est pas exempte de danger. L'idée d'une prise de risques est même souvent affirmée.

Valérie Jouve : Il y a une tension obscure dans le film. J'ai toujours peur qu'un plan devienne trop lisible. J'essaie de créer des images pour qu'un maximum d'éléments abstraits vienne les nourrir, sans que l'on puisse savoir quel

Valérie Jouve : Je crois que c'est la rencontre de deux temporalités très différentes qui crée le danger. Ce sont deux réalités très opposées. Le centre, pas plus que le paysage, n'entraîne ce rapport à l'altérité. Dans le paysage, le choix de faire des plans assez courts pour accélérer le mouvement accompagne la sensation que le lieu et les gens ne font qu'un. Un seul corps est là. Nous ne sommes plus dans l'identification des gestes de chacun. Nous sommes dans un mouvement général qui inclut le lieu.

Fabien Danesi : Dans vos photographies, vous faites souvent appel à la figure isolée, alors que dans le film, vous avez créé un espace de rencontre entre les personnages à travers le motif de la déambulation. Quelle est la raison de ce changement ?

Valérie Jouve : Dans un plan, beaucoup de choses peuvent se passer, mais l'on ne s'arrête pas sur elles, alors que dans une image fixe, tout est là : s'il y a, ne serait-ce que deux personnes, l'espace qui existe entre elles donne une information et identifie la relation. Or, je ne cherche pas à créer une narration.

S'il existe un récit, c'est peut-être à la manière du Nouveau Roman, afin de perdre les choses plutôt que de les déterminer, de les assembler et de les raconter. Dès que l'on raconte, on rétrécit le champ de la pensée.

Fabien Danesi : Vous avez réalisé pour le film des repérages en vidéo avant de tourner en 35 mm. Qu'est-ce qui vous a amenée à changer de support ?

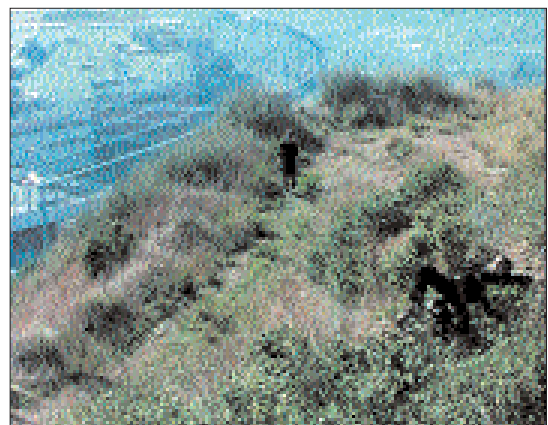
Valérie Jouve : Je me suis retrouvée dans le lieu avec une caméra numérique. En observant le résultat, je me suis rendu compte que la vidéo ramenait le territoire à une surface très plate. Elle rendait le paysage lisible mais je ne rendais compte de rien d'autre que de sa lisibilité. Je sais ce que peut rendre une image impressionnée à la lumière, c'est totalement différent. Quand on parle de profondeur de champ par exemple, c'est une notion très technique mais c'est aussi une notion qui permet de comprendre que l'on rentre dans l'image, que l'on ne reste pas à sa surface.

Fabien Danesi : Vous avez déjà expliqué que vous étiez intéressée par l'espace des primitifs flamands et italiens. J'imagine que c'est en raison de l'absence d'un espace unitaire et de la fragmentation.

Valérie Jouve : Oui, mais c'est surtout en raison de la constitution d'un "corps-ville". Les primitifs italiens ont traduit à travers leurs aberrations formelles tout un irrationnel. Les architectures sont des corps et les corps sont des architectures. Tout cela ne fait qu'un. La représentation vient subvertir l'Histoire religieuse figurée. Dans les peintures, on observe des gestes païens, des comportements humains qui contredisent l'homme universel.

Fabien Danesi : Avez-vous le désir, en parlant de territoire, de faire ressurgir, au sein de cette construction culturelle, une nature qui vienne troubler l'ordre ?

Valérie Jouve : Je pense que nous faisons trop souvent appel à une pensée qui classe les choses. L'intérieur par exemple s'oppose à l'extérieur et l'espace urbain devrait se penser en dehors de la nature. C'est pour moi une



Photogrammes du "Grand Littoral"

donnée très étrange, car ce sont des choses que je ne peux considérer qu'ensemble. L'urbain ne veut rien dire si la nature n'est pas intégrée. De même, ma nature profondément privée, ma chimie intérieure nourrit l'espace →



public. Certaines notions cherchent à séparer des contraires qui ne peuvent l'être. Disons plutôt que la nature a toujours été culturelle et que la culture est naturelle. Il suffit de voir comment nous sommes constitués.

Fabien Danesi : La complémentarité de notions "opposées" (comme la nature et la culture) caractérise la pensée chinoise. Vous avez d'ailleurs fait référence pour votre scénario à des concepts comme le vide et le plein. Est-ce que cette sensibilité asiatique est pour vous un point de repère ?

Valérie Jouve : Pas particulièrement. En fait, je suis intéressée par tous les schémas de pensée qui existent en dehors de notre logique. La compréhension rationnelle et analytique nous éloigne d'une approche expérimentale et sensitive du réel. Dans l'histoire occidentale de la maîtrise idéale, le savoir s'est créé à partir d'une distance au monde et a rejeté l'intuitif comme forme d'intelligence. Mais, pour moi, l'extériorité de la pensée est une illusion de la rhétorique.

Fabien Danesi : La contradiction à l'homme universel que vous lisez dans les œuvres primitives flamandes ou italiennes s'observe aussi dans les arts des autres civilisations. Quel rapport entretenez-vous avec ces créations non occidentales ?

Valérie Jouve : J'entretiens des affinités avec de nombreuses œuvres sans me poser la question de leur origine. Je ne me place pas dans cette dichotomie réductrice. Nous ne pouvons peut-être plus penser avec ces termes qui supposent une délimitation de chacun à une place précise. Dans l'Histoire, plusieurs figures, comme Antonin Artaud, se sont défendues de toute appartenance culturelle et ont affirmé une singularité plus qu'une identité localisable.

Fabien Danesi : Aviez-vous des références cinématographiques à l'esprit lors de la préparation et du tournage du *Grand Littoral* ? Quels sont les films qui vous accompagnent ?

Valérie Jouve : Je me méfie des références, surtout dans les moments d'écriture et de

création. Elles existent bien sûr dans mon quotidien mais elles forment une matière imprécise qui me constitue. Ma mémoire n'est pas référentielle mais plutôt sensorielle : je réinvestis dans mon travail tout ce dont j'ai pu m'imprégner, tout ce qui a laissé une empreinte en moi. Si je devais cependant évoquer des cinéastes importants pour moi, ce serait notamment Rossellini, Cassavetes, Garrel, qui ne sont pas de ma génération. Tous ces réalisateurs ont tenté de remettre en jeu l'ordre établi du cinéma en refusant le contrôle total de la mise en scène. À travers l'improvisation, la caméra n'est plus un simple outil d'enregistrement, un mode opératoire de l'organisation du réel, mais elle participe d'une expérience humaine constitutive du cinéma. ■



Photogrammes du "Grand Littoral"



Valérie Jouve en quelques dates

- Née en **1964** à Saint-Étienne.
- **1995** Musée d'Art contemporain, Marseille.
- **1996** *Prospect 96*, Kunstverein Museum, Francfort.
- **1997** *The Art of Everyday*, Grey Art Gallery, New York.
- **1998** Centre national de la photographie, Paris.
- **1999** Galerie Anne de Villepoix.
- **2000** Biennale de Melbourne, pavillon français, commissaire Juliana Engberg.
- **2001** *Footloose*, Stedelijk Museum, Amsterdam.
- **2002** *Formal social*, Westfälischer Kunstverein, Munster.
- **2003** Fotomuseum, Winterthur.